

L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des Iles Saint-Pierre et Miquelon

ABONNEMENT payable d'avance,

St-Pierre, un an 15 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr., six mois 10 fr.

Four les **ABONNEMENTS** et les **INSERTIONS**,
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gérant

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50 —
RECLAMES (la ligne ordinaire) 50 —

Toutes communications doivent être remises, au plus tard,
au bureau du Journal, le Mardi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prions nos abonnés dont l'abonnement expire le 15 de vouloir bien le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

SOMMAIRE:

Avis aux abonnés. — Dépêches télégraphiques. — Chronique locale. — La partie de billard. — Feuille Officielle. — A propos du manifeste. — Bonne idée du Herald. — Avis. — Dieu l'a punie. — Le lieutenant Gauthier. — A table. — Le jardinier. — Acte de probité. — Choses et autres. — Marées de la semaine. — Etat-civil. — Mouvements du port. — Annonces et avis. — Feuilletons: La Sorcière de Paris et les Blancs de Bretagne.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Les télégrammes suivants sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télégrammes renferment.

SERVICE FRANÇAIS

Paris, le 4 novembre 1887.

Toute cette semaine a été remplie par les incidents qui ont été la conséquence de la détermination annoncée par le Président de la République de donner sa démission à la suite du vote de l'enquête. A la suite de diverses explications et de diverses démarches des Députés de la majorité républicaine, le Président de la République ainsi que le Ministère acceptent le principe de cette enquête.

M. Wilson restitue spontanément au Trésor une somme de 40,000 fr., en compensation de l'usage qu'il aurait fait pour ses correspondances de la franchise postale attribuée au Président de la République. M. Wilson doit prochainement quitter l'Elysée.

Paris, le 5 novembre 1887.

Dans sa séance d'hier, la Chambre des Députés, après une discussion des plus vives, a adopté par 276 voix contre 171 le projet de conversion de la rente française 4 1/2 p. % en 3 p. % présenté par le Gouvernement.

Paris, le 8 novembre 1887.

Sur un contre projet Collavru, une enquête a été votée en termes généraux dans le but de faire respecter l'administration républicaine et de poursuivre les calomnieux ou les coupables.

La Droite est mécontente; le ministère est consolidé.

CHRONIQUE LOCALE

Depuis quelques jours nous subissons une température quasi hivernale.

La nuit de samedi à dimanche a été le début des grains de neige et ils se sont succédés, sans autre interruption que pendant la journée de mardi, qui a été assez douce, avec petits vents du Sud.

Mais dès le matin, mercredi, nous avons revu l'hiver de son blanc linceul recouvrir en entier notre rocher et nous annoncer, sans pitié, que tout dans la nature va enfin sommeiller pendant six mois sur notre île.

Nous étions pourtant depuis plusieurs années, habitués à ne voir guère commencer cette rude saison qu'en janvier.

On en était même arrivé à se dire que nous avions, «très probablement», changé de latitude.

Cette précocité de mauvais temps nous semble néanmoins un tantinet anormale et cependant, combien de fois nous a-t-il été donné de voir pareil fait se produire, même dès le courant d'Octobre?

Tout devait donc nous faire souvenir de cette fin d'année:

« Et le « Bait bill » sanctionné, et les présages d'un long hiver. »

Deux oiseaux de mauvais augure qui,

souhaitons-le, ne porteront pas trop de préjudice à notre colonie.

Car de toutes parts, nos armateurs se sont mis en garde contre le premier, et de nombreuses cargaisons de charbon vont prémunir la population contre le second.

×

Par contre, une bonne idée est à l'ordre du jour.

Un cours de mathématiques et d'hydrographie peut avoir lieu à partir du 1^{er} décembre. Il suffit de vouloir.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'utilité, nous dirons même, la nécessité de ce cours.

C'est pourquoi nous ne doutons pas que chaque marin, soucieux de son avenir, sera désireux d'aller y assister.

Qu'on se le dise!

×

C'est lundi prochain, l'ouverture de la session ordinaire du Conseil général.

A cette première séance aura lieu la nomination du bureau: Président, Vice-président et Secrétaire, du dit conseil.

Cette session, dite budgétaire, est la plus importante; elle durera un mois.

×

On nous demande très souvent ce que devient l'enquête relative aux deux incendes de Goulette.

Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire les personnes qui, comme nous, sont anxieuses de savoir si même on s'occupe de faire cette enquête. Nous aimons à croire que la justice fait son devoir et si le résultat est négatif, ce ne sera pas faute d'avoir mis tout en œuvre pour arriver à découvrir le ou les coupables auteurs de ces infamies.

×

Ce matin, le vent étant faible, nous allons peut-être profiter d'une journée passable avec température plus élevée.

Puisse-t-elle s'y maintenir pendant quelque jours.

LA PARTIE DE BILLARD

La lumière se fera-t-elle complètement sur l'affaire Caffarel-Limousin et consorts?

Pour qui sait à quelles influences sont trop souvent soumises aujourd'hui la justice criminelle et la justice civile; pour qui se rappelle l'affaire Barrême, dont on connaît l'assassin et qu'on n'a jamais voulu arrêter comme meurtrier, pas plus qu'on n'a voulu le poursuivre depuis comme voleur; pour qui a été au courant de l'affaire des guanos du Pérou et de tant d'autres, il est malheureusement permis de douter que la lumière se fasse.

Mais, qu'elle soit entièrement éclaircie ou non, l'affaire Caffarel, avec la publicité qui lui a été donnée, comporte déjà un grave enseignement.

Les réactionnaires disent: il y a quelque chose de pourri dans la République comme autrefois dans le royaume de Danemark.

Qui, les réactionnaires ont raison, il y a quelque chose de pourri dans la République. Chercher à le dissimuler serait plus qu'une faute.

Ce quelque chose de pourri appelle le fer rouge. Les républicains ont le strict devoir de l'y porter. S'ils ne le faisaient pas, le virus aurait bientôt infecté tout le corps politique, le parti républicain ne perdrait pas seulement le pouvoir: la République elle-même serait rongée et finalement détruite par la maladie.

Ce qui fait l'exceptionnelle gravité de l'affaire Caffarel, c'est qu'elle est un symptôme.

Un journal disait hier matin: Allons, bon, voilà maintenant qu'on se met à arrêter les gens qui vendent des décorations! A part qu'il ne paie pas patente, est-ce que le commerce des décorations n'est pas un commerce courant, qui se fait au grand jour, comme l'épicerie?

Ne raconte-t-on pas un peu partout qu'un député important entrant, il n'y a pas longtemps, dans la salle de la paix, au Palais-Bourbon, en se frottant les mains et en disant aux collègues qui l'entouraient: — Mes amis, les affaires reprennent. J'ai reçu ce matin quatre demandes de décorations.

Tout le monde se dit: Mais si on avait tendu au gendre du président de la Ré-

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT.

N° 26

LA

SORCIÈRE DE PARIS.

Par TURPIN de SANSAY.

X.

Le caveau de la rue Serpente

De Thurige accompagna cette dernière interrogation d'un éclat de rire satanique.

Un coup de sifflet aigu vibra sous la voûte du caveau et fut immédiatement suivi d'un autre.

Maugiron tressaillit; de Cossac prêta l'oreille.

Reproduction autorisée pour le journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Un danger est proche, murmura le capitaine.

— Enfin, ils viennent! pensa le lieutenant criminel.

Dans un des coins obscurs, où se dissimulait un escalier de pierre conduisant dans l'hôtel, parut soudain Charrot, déguisé en varlet.

— Frère, dit-il en s'adressant à Maugiron, les hacquebutiers de l'abbaye ont envahi le salon de fête. Ils cherchent M. de Cossac et menacent de tout mettre à feu si on ne leur rend pas aussitôt. Les invités ont disparu.

Maugiron regarda son prisonnier, dont la physionomie dissimulait une joie mal contenue.

— Ah! ah! fit-il en raillant, tu avais pris tes précautions... précautions inutiles!... Tes soldats ne découvriront pas cette retraite... la torture ne sera pas interrompue!

— Alerte! alerte! cria Poignet-d'acier, déguisé en seigneur et accourant par l'escalier de pierre; ils me suivent, le passage

secret est découvert.

— Malédiction! hurla Wenceslas; un traître s'est glissé parmi nous.

— Par ici! par ici! fit une voix au dehors; je connais l'endroit, j'y suis venu autrefois.

— Salmon!... sauvons-nous!

C'était Salmon, en effet, qui, rôdant autour de l'hôtel et voyant entrer les hacquebutiers, pensa que ses services pourraient être nécessaires, se faufila, et, apprenant ce qui se passait, se rendait utile en dirigeant les recherches.

Salmon avait été coureur du précédent propriétaire de l'hôtel; il n'était donc pas étonnant qu'il en eût connu les détours.

Il vit une figure suspecte se diriger du côté du caveau par la longue galerie que nous connaissons, et, ne doutant pas une minute que le lieutenant criminel ne fût retenu prisonnier dans les caves, il conduisit les hacquebutiers jusqu'à l'escalier de pierre, après avoir fait enfoncer les portes qui le précédaient.

Maugiron, ayant reconnu l'organe de

son confrère en aumône, ne perdit pas de temps.

Il s'approcha de M. de Cossac, dont la figure était devenue souriante à l'idée du secours qui approchait, et, levant sa miséricorde:

— Meurs donc, infâme! cria-t-il en le frappant trois fois à la poitrine, ainsi qu'il l'avait promis.

Le lieutenant criminel tomba sans proférer une parole.

Maugiron, Charrot et Poignet d'acier disparurent par une trappe secrète au moment où les hacquebutiers, dirigés par Salmon, arrivaient dans le caveau.

Ils ne trouvèrent que M. de Cossac étendu à terre et baigné dans son sang.

Depuis ce jour, l'hôtel de la rue Serpente demeura fermé. On ne revit plus le mystérieux comte de Wenceslas.

XI.

Le Bouge de la Torquade.

Un peu au sud des terrains de St-Lau-

publique le même piège qu'au général Cadrel, le faux négociant de Roanne aurait été reçu à l'Élysée par M. Wilson avec autant d'empressement qu'il a été reçu au ministère de la guerre par le sous-chef d'état-major général. On lui aurait répondu : — Mais comment donc, mon cher, mon excellent ami ! On lui aurait demandé un acompte et on lui aurait donné parole de s'occuper de l'affaire. Peut-être même, s'il avait paru sérieux, l'aurait-on invité à déjeuner et à faire la partie de billard.

A tort ou à raison, personne dans le public ne doute que si le même faux négociant était allé trouver tel ou tel personnage politique, et même tel ou tel ministre en lui proposant la forte somme, il aurait été reçu à bras ouverts.

Nous sommes persuadés que la voix publique exagère et que les ministres ont la vertu plus solide qu'on ne le croit, mais le soupçon n'en existe pas moins.

Quand M. Henri Brisson, quand M. de Freycinet, quand M. Goblet étaient au pouvoir, jamais on n'aurait tenu de pareils propos. C'est que M. Brisson, c'est que M. de Freycinet, c'est que M. Goblet n'ont pas seulement le talent, ils ont la respectabilité. Ils sont au-dessus du soupçon.

M. Clémenceau a jugé bon de se coaliser avec M. de Cassagnac et avec M. de Mackau pour renverser d'abord M. de Freycinet, ensuite M. Goblet. Ils ont été remplacés par des hommes qui ont le malheur d'avoir été mêlés à un tas d'affaires véreuses, ayant toutes mal fini et dans lesquelles ont été touchées d'énormes commissions. On se rappelle avoir vu leurs noms figurer sur des prospectus d'émissions lancées par des financiers déjà connus pour leurs démêlés avec la police correctionnelle et dont la plupart sont maintenant à l'étranger ou en train de confectionner des abat-jour verts à l'ombre des maisons centrales.

Ces ministres ont certainement des qualités ; ce sont de bons garçons qui, au fond, ont été probablement plus besogneux que malhonnêtes. En tout cas, du jour où ils ont été au pouvoir, toute la bohème financière n'a pu contenir sa joie. « Enfin s'est-elle écriée, nous allons donc faire des affaires ? » Et toutes les Limousins ont aussitôt retrouvé du crédit chez leurs fournisseurs.

Voilà le mal auquel il est temps que le parti républicain porte remède en se livrant sur lui-même à une œuvre d'épuration désormais indispensable.

M. Grévy a publié en 1873 une brochure qui venait à son heure et qui avait pour titre : *Le Gouvernement nécessaire*. Le gouvernement nécessaire aujourd'hui est le gouvernement des honnêtes gens.

A.-EDOUARD PORTALIS.

FEUILLE OFFICIELLE du 5 Novembre 1887.

Par arrêté ministériel du 14 octobre 1887, M. Certonciné (Paul-Gaston), sous-chef de bureau de 2^{me} classe des directions de l'Intérieur, a été nommé sous-chef de bureau de 1^{re} classe.

Par décision ministérielle du 21 septembre 1887, les agents dont les noms suivent ont été nommés aux fonctions ci-après indiquées, savoir :

A l'emploi de garde-magasin de 2^{me} classe, M. Ozon, Louis.

A l'emploi de magasinier de 2^{me} classe, M. Foliot, Auguste.

A l'emploi de magasinier de 4^e classe, M. Massel, Louis, ex-sergent d'infanterie de marine.

TRIBUNAL DE COMMERCE.

DES ILES SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

D'un jugement rendu par le tribunal de commerce des îles St-Pierre et Miquelon, le trente-un octobre 1887 :

Il appert que la maison de Commerce M^{re} Laughlin, Hough et C^{ie}, ayant un siège social à St-Pierre, a été déclarée en état de faillite, et que l'époque de la cessation de ses paiements a été fixée provisoirement au vingt-neuf octobre 1887.

Le même jugement ordonne l'apposition des scellés sur les magasins et comptoirs des faillis, nomme M. le Juge-Président de ce tribunal en fonctions, Juge-Commissaire et M. Guérin, Hilaire, syndic provisoire.

Pour copie conforme :

Le greffier
SIEGFRIEDT.

A PROPOS DU MANIFESTE

Cette curieuse histoire nous est contée, toujours à propos du Manifeste, par le Passant de « Rappel » :

On n'a pas oublié le joli tour que le comte de Paris a fait récemment à Jersey et combien étaient clairsemés les fidèles de Bretagne et de Normandie qui consentirent à affronter les vagues pour aller lui faire révérence. Tous les maires de la côte n'en avaient pas moins été sérieusement tâtés, et j'en pourrais nommer un — lequel est par-dessus le marché conseiller général du département de la Manche — qui fut acteur et témoin dans une petite comédie qui mérite d'être rapportée.

C'était quelques jours avant l'embarquement des manifestants à Portbail et à Carteret. Un Anglais, se disant l'ami du prince et qui racclait pour son compte dans la contrée, s'était installé à l'hôtel, au centre de la bourgade dont le conseiller général en question est toujours maire. A plusieurs reprises, il l'avait fait prier de venir le voir. On tenait à ce maire républicain de vieille souche — et dont l'influence dans le pays est considérable. Le maire faisait la sourde oreille; enfin, pressé de nouveau, curieux, il se rendit à l'hôtel.

L'Anglais l'attendait. Il commença par

lui faire un tableau de la situation tant extérieure qu'intérieure de la France. Il lui présenta la République agonisante, livrée aux partis, etc., et finalement lui déclara qu'avant six mois le comte de Paris serait à Paris.

— Vous viendrez avec nous, ajouta-t-il. Si vous ne voulez pas vous joindre aux manifestants, vous embarquer avec eux, vous pourrez vous trouver — comme par hasard — à Jersey. Qu'on vous y voie, cela suffira. Votre chambre est déjà retenue à l'hôtel — avec votre nom inscrit sur la porte.

Puis, tirant un portefeuille de sa poche — un superbe portefeuille en peau de crocodile où les initiales du maire étaient incrustées :

— Tenez, lui dit-il gravement, voilà pour vos frais de voyage.

— Et combien y a-t-il ? demanda le maire.

— Mille livres sterling.

— Vingt-cinq mille francs ! Je vaudrais mieux que ça !

— Et combien voulez-vous ?

— Quarante millions — ceux que les d'Orléans n'ont pas hésité à réclamer de la France, saignée aux quatre membres ; qu'ils les rendent seulement — et j'irai à Jersey.

L'Anglais court encore.

BONNE IDÉE DU NÉRALD

Les passagers de la « Bretagne » en arrivant à 10 milles du Havre, le dimanche 16 octobre, à neuf heures et demie du soir, ont été agréablement surpris de voir monter avec le pilote, un employé du *Herald* de New-York, ou plutôt de Paris, puisque ce journal publie maintenant dans la capitale de la France une édition quotidienne recevant par câble toutes les nouvelles de l'Amérique et du monde entier.

Cet employé apportait avec lui une édition spéciale, qu'il baptisait « *Steamer édition* » et qui contenait toutes les nouvelles de New-York et des Etats-Unis depuis le jour où la « Bretagne » avait quitté Sandy Hook.

Cette édition spéciale sera continuée par le *Herald* de Paris et distribuée — moyennant finance — aux passagers de tous les steamers transatlantiques à leur arrivée dans les eaux du Havre.

Avis

Les personnes désireuses de prendre des leçons de mathématiques et d'hydrographie sont priées de s'adresser à M. SAINT-PAUL, capitaine au long-cours, qui se met à leur disposition, moyennant la somme de 10 fr. 00 par mois. Il tient à faire savoir que M. le Maire de la colonie à qui il en a fait la demande, s'est empressé à titre d'encouragement, d'af-

ter à cet usage une des chambres de la mairie.

Le cours ne pourra avoir lieu qu'autant que le nombre des élèves sera de dix, qui devront s'inscrire à la mairie jusqu'au 25 novembre au plus tard, afin de permettre de le commencer le 1^{er} décembre.

DIEU L'A PUNIE !

III

(Suite)

Gustave partit en effet !

Il y avait déjà trois mois que la mère Dosque n'avait reçu aucune lettre de son fils lorsque la sinistre nouvelle de la défaite de Sedan se répandit partout, jetant comme un glas funèbre dans le cœur des patriotes.

La journée avait été terrible et meurtrière ! Avant l'heure où Napoléon-le-Lâche capitulait devant son cousin Guillaume, nos braves soldats avaient combattu toute la journée pour l'honneur de nos armes et plus de cinquante mille des nôtres jonchaient le sol, mort pour la patrie, au champ d'honneur !

Que de mères à ce moment eurent des heures, des journées d'anxiété. La mère Dosque eut à subir toutes ces douleurs, toutes ces angoisses, car Gustave faisait partie de l'armée de Sedan.

Qu'était-il devenu ?... Était-il parmi les morts ?... Était-il parmi ceux qu'inondant la plaine du sang de leurs blessures, proféraient des menaces et des imprécations, en voyant Bonaparte, en calèche, la cigarette à la bouche, traverser le champ de carnage, où il venait de commettre la plus infâme des lâchetés ? Était-il parmi les disparus ou les prisonniers ?...

Hélas ! la pauvre mère n'en savait rien les nouvelles faisaient défaut et les larmes de la malheureuse femme coulaient fiévreuses et abondantes.

Un jour la mère Dosque était sur le seuil de sa porte attendant toujours avec la même impatience le passage du facteur. Elle restait ainsi, tous les jours, des heures entières à attendre les nouvelles qui n'arrivaient pas et à questionner tous ceux qui passaient devant chez elle et la saluaient en se rendant aux champs.

Ce jour-là, elle aperçut, bien avant l'heure habituelle du facteur, un homme qui s'avancait gravement. C'était le maire de la commune..., celui-là était un magistrat, il était en rapport avec le gouvernement et devait avoir des nouvelles ! Elle allait l'interroger. Mais elle n'eut pas besoin d'arrêter le brave maire, car celui-ci vint directement vers la maison et salua la mère Dosque.

Bonjour Marinette, lui dit-il familièrement mais en conservant néanmoins, malgré lui, un air froid et calme, qui fit impression sur la mère de Gustave.

— Les nouvelles de la guerre sont

plus tard la foire St-Laurent au milieu d'une allée plantée de marronniers, se trouvaient quelques bouges mal famés, espacés de distance en distance, et adossés à une petite colline parsemée de broussailles et de roches abruptes.

L'un de ces bouges appartenait à La Torquade, ignoble femme, ornée de tous les vices, à la figure bourgeoise et parsemée de poils grisâtres.

Le jour, on y débitait du vin et des liqueurs fortes aux carriers des alentours. La nuit, c'était un lieu d'orgies, rendez-vous des débauchés de bas étage et des voleurs et assassins sous le coup de la justice.

C'est là cependant que Raoul de Lignerolles avait caché la gentille et pure Marceline.

Cette cachette lui avait été désignée par le laquais Orgas, dont Raoul avait deviné les instincts pervers et qu'il prit pour confident en cette circonstance.

Le jeune comte voulait un endroit sûr, à l'abri surtout des recherches de la famille

de Marceline, et Orgas n'avait pas trouvé mieux à lui offrir.

Le varlet s'était donc, d'après l'injonction de son maître, rendu auprès de La Torquade, et la conversation suivante s'était établie entre eux.

— Salut à la reine des ribaudes ? Comment va la santé, mon cœur ?

— Eh ! c'est ce scélérat d'Orgas ! Tu deviens bien rare, mon fils ?... Tu nous méprises, à ce qu'il paraît !

— Non ; mais je suis monté en grade. Ma position de palefrenier s'est changée en dignité de varlet, et, tu comprends, l'importance de mes occupations m'attache à mon poste.

— Très bien. Que viens-tu m'apprendre ?

— Savoir de toi si le commerce est florissant.

— Euh ! euh ! on a bien de la peine à vivre, mon fils.

— Combien gagnes-tu par jour ?

— Six misérables livres, tout au plus.

— En veux-tu gagner vingt ?

— La mégère écarquilla ses yeux rougis.

— Tu vas donc me proposer un crime ? interrogea-t-elle.

— Non, tu ne courras aucun risque.

— Que faut-il faire, alors ?

— Débarrasser immédiatement ta maison des impures qui s'y trouvent ; recevoir une jeune fille, en avoir soin, et empêcher qu'elle ne soit vue de personne autre que de celui qui te l'amènera !

— Ah ! ah ! un rapt !

— Que t'importe ! Acceptes-tu ?

— Et on me donnerait vingt livres par jour ?

— Prends cette bourse, elle te fera croire à la réalité de ma promesse.

La Torquade, d'un air avide, prit la bourse et la fit aussitôt disparaître dans les plis de sa robe.

— Que quand faut-il préparer la maison ? dit-elle ?

— Demain à la même heure...

— C'est bien, on peut venir. Comment reconnaître l'homme ?

— Il te remettra une bourse pareille à celle que tu as reçue de moi. Au revoir et fais bonne garde.

— Merci d'avoir pensé à moi, Orgas. Tu mériterais d'être récompensé par un gros baiser, mon fils...

Mais Orgas avait déjà quitté la mégère pour échapper à la récompense qu'elle daignait lui promettre.

Il retourna vers Raoul, lui raconta ce qui c'était passé et, le jour de l'enlèvement au Palais de Justice, il conduisit son maître au bouge de la Torquade.

Toutes choses avaient été faites suivant les conventions précédentes.

La Torquade était seule. Aidé de Raoul elle installa dans une chambre demi-luxueuse Marceline plus morte que vive.

Cette chambre n'avait que deux issues : une porte et une fenêtre.

Malgré toute la bonne volonté qu'elle éprouvait de s'échapper, Marceline lui y renoncer bientôt.

(A Suivre)

mauvaises, lui demanda-t-elle vivement. Vous paraissez soucieux ?

— Hélas oui, mère Dosque, le sort des armes est défavorable et il nous faut chaque jour nous armer de courage pour supporter le poids des malheurs qui nous frappent.

— Fatale guerre ! s'écria la brave paysanne. Ne pouvait-on pas laisser nos enfants à leur charrue ?

— D'autant plus, murmura doucement le maire, que l'on ne sait si on les reverra jamais.

Aussi doucement que cette phrase ait été prononcée, elle avait été entendue, ou plutôt comprise par la mère Dosque.

— Que dites-vous M. le Maire ? s'écria-t-elle. Auriez-vous quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer ?

— Hélas ! répondit le magistrat, je ne puis vous le cacher plus longtemps, ma pauvre Marinette, Gustave est blessé !

Marinette eut un tressaillement.

— Gustave est blessé ! s'écria-t-elle d'une voix que l'émotion étouffait à la gorge, blessé... dangereusement ?

— Dangereusement !

Et le pauvre magistrat, ému lui-même du coup qu'il allait porter à cette malheureuse mère, se retourna pour essuyer deux larmes qui brillaient dans ses yeux.

La mère Dosque vit le mouvement.

— Vous me cachez quelque chose, s'écria-t-elle en saisissant le magistrat par le bras... Vous ne me dites pas toute la vérité... Gustave est mort peut-être ?

Le maire de Carbon-Blanc ne répondit pas.

Alors, la pauvre femme comprenant toute la vérité, regarda un instant, comme égarée l'homme qui était devant elle, et, lentement se reculant à tâtons, comme si elle avait peur de se laisser tomber ; elle s'appuya au chambranle de la porte, elle se laissa glisser sur le banc de pierre, où le dimanche elle attendait Gustave à son retour du bal. Pas une larme ne s'échappait de ses yeux déjà hagards !

Le magistrat lui prit la main et la regarda sans proférer une parole.

Mort ! mort ! murmurait la pauvre femme.

Tout à coup, elle se leva, comme mue par une force invisible, elle marcha lentement et regarda au loin la grande route qui blanchissait aux premiers rayons du soleil.

Mais non ? s'écria-t-elle... je l'aperçois là-bas !... il revient du bal ! Gustave ! Gustave !...

Et ses bras s'étendaient, comme pour recevoir le fils qu'elle ne devait plus revoir. Ses jambes plierent, son corps se pencha en avant et elle se laissa tomber à genoux, en chantant à pleine voix :

Allons enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé.

La malheureuse femme était devenue folle !

(A suivre.)

LE LIEUTENANT GAUTHIER

EPISODE DE LA GUERRE DE CRIMÉE

PAR

JOSÉ DE CAMPOS

Suite

— C'était digne cela ! m'écriai-je, rempli d'orgueil, et content de ne pas trouver une occasion de rougir de mon père.

— Et grand, ajouta ma mère, dont l'œil rayonna de joie. Elle continua :

— Mais pouvais-je consentir à un pareil sacrifice ! non, mon égoïsme n'allait pas jusque-là.

Je domptai mon amour-propre de femme et je lui écrivis d'accepter l'offre du Tzar, puisque moi-même, j'allais devenir l'épouse d'un autre qui passait sur la position qu'il m'avait faite, et reconnaissait mon fils comme étant à lui.

— Mais ce n'était pas vrai ?

— Non c'était pour le sauver.

— Quelle sublime abnégation ! Oh !

ma mère.

— Je voulais qu'il fût heureux, et jeme résignai.

Il m'écrivit, me traitant de parjure, d'infidèle, me brisant le cœur. Je ne lui répondis pas et retournai à Paris, où j'ai vécu retirée et ignorée de tout le monde, ne m'occupant que de toi.

— Ma bonne et noble mère ! m'écriai-je, arrosant de larmes son pâle visage.

— Six mois après, poursuivit ma mère, essuyant ses yeux, j'appris qu'il s'était marié avec une Princesse du choix de l'Empereur, et avait été nommé commandant.

— Est-il heureux au moins ?

— Je n'ai jamais rien su de lui, et ignorant où je suis, il n'a pu non plus s'informer de moi.

Voilà, mon fils, la cause de cette tristesse qui a tant pesé sur ta jeunesse, et le secret de ta nuisance.

Tu sais à présent, le mystère de mon existence, le tourment et le malheur de ma vie. Tu es le juge entre ton père et ta mère, condamne ou pardonne chacun de nous, puisque la passion de l'un et la faiblesse et l'orgueil de l'autre ont fait de toi un bâtard, ont torturé ton cœur, ont brisé ton avenir.

Et ma pauvre mère cacha son visage inondé de larmes entre ses mains blanches et décharrnées que j'embrassai en disant.

— Tous les deux, mère chérie, je pardonne à tous les deux, car tous les deux vous avez été sublimes, et avez fait votre devoir. Je ne puis vous croire coupables ni l'un ni l'autre, car vous n'êtes pas responsables de l'entraînement ni de la passion, que la nature a créée en tout être ni de l'exécrable tyrannie, ni des sottises et stupides préjugés que la société forge à volonté.

Cette société, qui ne vit que d'apparences et de fautilité, et qui ne veut pas comprendre, tout en le pratiquant malgré elle, que l'idéal est nécessaire en toutes choses et qu'on ne peut pas vivre sans idéal, puisqu'il est l'incarnation de

l'amour. Vous êtes deux de ses victimes, et je vous pardonne et vous aime tous les deux.

— Oh ! merci, mon fils, je savais bien que ta grandeur d'âme nous absoudrait, s'écria ma mère passant ses bras autour de ma tête, et baignant mon visage de joie, cette fois-ci.

— Oui, mère adorée, je vous absous, et je veux que vous viviez pour vous prouver que je vous aime davantage.

— Il est trop tard, je ne me fais pas d'illusions, je sens que ma terrible maladie touche à sa fin.

Tiens, mon enfant, dans ce chiffonnier, tu trouveras, avec mes dernières volontés, deux objets qui te feront reconnaître par ton père, si le hasard vous fait rencontrer un jour, et si tu crois convenable de t'en servir. Moi, je ne t'impose rien, agis d'après tes inspirations. Si cela arrive, dis-lui que je ne me suis jamais marié et que je n'ai jamais cessé un instant de l'aimer.

Deux jours après, cette pauvre martyre de l'absurdité humaine reposait de son dernier sommeil.

J'étais bâtard et orphelin ! ma bâtardise s'était augmentée de l'orphelinat, j'étais seul au monde, sans être aimé et sans pouvoir aimer, exécrant le monde et ses principes.

Gauthier cacha son visage entre ses mains qui tremblaient de fièvre et se mit à sangloter.

Le lieutenant Saussier respecta sa légitime douleur.

(A suivre.)

A TABLE

Les olives.

Va, douce olive, à travers le monde ; va réjouir les canards et les pigeons ! Si la truffe est le « diamant » de la cuisine, tu en es l'émeraude, verte et charmante olive.

Elle eut un fier mouvement, la déesse Minerve, lorsque, frappant le sol de sa lance, elle en fit sortir l'olivier !

Bien inspirée fut aussi Hercule quand, de sa main vigoureuse, il planta cet arbre sur l'Olympe aimé des dieux. Honneur enfin au vieux Cécrops important l'olivier dans l'Attique pour la plus grande gloire des oies à l'italienne et des canards à la provençale, mets choisis, encore inconnus du grand art culinaire.

On n'en finirait pas si l'on voulait relire toutes les légendes qui enguirlandent les rameaux de l'olivier dont l'huile exquise embaume nos salades et coule comme un pactole dans l'industrie française ; dont le fruit délicat assaisonne nos ragoûts, pare avec grâce nos entrées de volailles et de gibiers, se croque gaieusement entre la sardine et le saucisson.

Va, petite olive, briller sur les nappes blanches au milieu des figues violettes et des melons jaunes.

..

..

Originaire de l'Asie tempérée, l'olivier fut apporté dans les Gaules par les Phocéens qui fondèrent Marseille six cents ans avant l'ère chrétienne. Sous le doux ciel de Provence, l'olivier prospère à souhait, se répand dans tout le voisinage, passe en Corso, en Espagne, en Italie qui, du temps de Tarquin le Superbe, ne connaissait pas encore la précieuse olive.

L'arbre de Minerve redoute également les froids du nord et les chaleurs de la zone torride. Notre Provence est son Eden comme l'Asie est son berceau.

Pour la Provence, le Languedoc et le Roussillon, l'olive est une richesse. Dans les quatre ou cinq départements du Midi où pousse l'olivier, ce fruit mignon et léger représente un revenu de trente millions. Sa culture embrasse, dans les Bouches-du-Rhône, plus de vingt-cinq mille hectares.

Dans la campagne arlésienne, l'olivier, à la grâce mélancolique, borde les chemins poudreux et fait aux villages ensolés comme une ceinture légère de pâle verdure.

En Provence, la récolte des olives se fait à la main, et c'est plaisir de voir dans les branches une jeune « oliveuse » au foulard rouge et aux yeux noirs, se pencher vers les fruits verts qu'elle entasse dans son tablier bleu.

Va, petite olive, le soleil t'a souri et les vents t'ont épargnée. Il y aura de l'huile pour dorer les beignets et des olives farcies pour contenter les canards.

..

..

Comme le blé, la vigne et le mûrier, l'olivier compte des ennemis terribles, des insectes implacables qui l'attaquent, le rongent, l'épuisent. Mais son grand fléau, c'est le froid : est-ce qu'après le formidable hiver de 1820 on ne vit pas le montent où allait disparaître la douce olive des bords de la Méditerranée ? Plus de canetans à l'arlésienne ! Plus de daubes marseillaises aux olives artistement farcies !...

Quelle ruine pour la Provence et quel deuil pour la cuisine ! Mais on ne désespère pas longtemps au pays du soleil. En trois ans, deux cent mille pieds d'olivier sont plantés dans les Bouches-du-Rhône et l'arbre béni des Phocéens fait tous les jours de nouveaux progrès dans cette Provence dont il est la richesse et le renom.

Va, petite olive ! que les canards et les pigeons se rassurent ! ton rameau toujours vert ne périra pas.

..

..

L'olivier n'est pas comme on le croit dans le Nord, un chétif arbrisseau au feuillage attristant. Sa grosseur est parfois énorme et son âge prodigieux. Est-ce que sur le territoire de Capeste, à 35 kilomètres de Marseille, on ne montrait pas, jadis, un gigantesque olivier, doyen vénérable de tous les oliviers connus ?

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT N° 25

LES BLANCS DE BRETAGNE

Par JEAN-BERNARD

X.

COMMENT ON RECONNAÎT UNE BONNE
LAME DE POIGNARD.

Il sortit ; un moment après, il revenait, tenant trois poignards dans sa main et suivi de Prosper qui avait l'air préoccupé.

— Prosper, dit M. de Chantelal en s'adressant au jeune homme, tu sais pourquoi nous sommes venus à Paris ; tu connais nos conventions : tes intentions sont-elles toujours les mêmes ?

— Oui, répondit Prosper d'une voix sourde.

— Alors tu vas revêtir un costume moins étrange que celui que tu portes ; ici le pantalon à jupons, la veste de nos campagnes

Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres

attire trop l'attention et ne pourrait que nuire à notre projet. Bois-Crancé, as-tu un costume qui pourrait permettre à Prosper d'entrer au château sans être remarqué.

— Un uniforme de garde national me semble réunir ces conditions.

— Oui, c'est cela, en as-tu un ?

Le baron ne put s'empêcher de sourire.

— Parbleu ! dit-il, est-ce que tous nos jeunes gens pris de la fringale de l'Égalité ne font pas peu ou prou partie de la garde nationale ? Les simples ouvriers ne sont pas, ce qu'ils appellent, des citoyens actifs, ils ne paient pas dix livres d'impôts, et sont exclus des rangs des patrouilleurs, mais nos valets ont tous, pour la plupart, quelque lopin de terre : ils se sont empressés de s'enrôler ; cela les relève et les rehausse à leurs propres yeux : ils en ont du reste bien besoin.

— Je n'ai donc que l'embarras du choix ; mon cocher, qui fait partie de la section de la Tour-Saint-Jacques, est à peu près de la même taille que le jeune homme : je suis sûr que son uniforme lui ira à merveille.

Un quart d'heure après, Prosper, sous le costume de garde national que lui avait prêté le cocher du baron de Bois-Crancé, revenait ainsi habillé ; il avait belle prestance.

— De cette façon, dit le baron, il nous sera très facile de l'introduire dans le palais, puisque les gardes nationaux sont un

peu partout et que les domestiques mêmes du Château font leur service en uniforme ; un garde national, de plus ou de moins, passera complètement inaperçu.

— Maintenant, dit le marquis à Prosper, une dernière recommandation.

— Je vous écoute, dit Prosper.

— Quoi qu'il arrive, ton intérêt est de te taire.

— Je me tairai, c'est convenu.

— Quel que soit le résultat ?

— Quel qu'il soit.

— Serais-tu pris et en face du gibet !

en nous dénonçant tu ne nous perdrais pas, puisque tu n'as pas de preuves et dans tous les cas tu ne te sauverais pas ; au contraire, tant que nous serons libres, nous pourrions te venir en aide, et je te jure que je ferai tous mes efforts pour te secourir en cas de malchance.

— Si je ne réussis pas, soyez tranquille, dit Prosper, vous n'aurez rien à craindre de mes indiscretions. Je joue une grosse partie, tant pis pour moi si je la perds ; mais si je réussis, j'ai toujours votre parole.

— Et je la tiendrai, fit le marquis.

— Alors, marchons, je suis prêt.

— Bien ; maintenant, dit M. de Chantelal, agissons comme si nous devions réussir ; voyons nos armes ou plutôt ton arme, fit-il en s'adressant à Prosper.

Le marquis prit les trois poignards apportés par M. de Bois-Crancé, en donna un

à ce dernier, un à Prosper et en garda un pour lui-même.

— Il ne faut pas que la lame s'arrête en chemin : une lame de poignard qui casse, c'est comme un soldat qui recule au moment du combat. Ce qu'il nous faut, c'est une lame fidèle et solide, sur laquelle on puisse compter et qui rentre jusqu'à la garde, en déchiquetant le cœur.

Alors tirant de sa poche un louis d'or, il le plaça sur un vieux coffre de chêne qui servait à ranger ses habits, et dit :

— Pour être bien sûr de l'arme, il faut la mettre à l'épreuve ; tenez, voici un louis d'or : chacun à notre tour, nous allons essayer de le percer ; si nous y parvenons, c'est que la lame sera solide et nous pourrions compter sur elle ; si elle ne résiste pas, nous devons en chercher une autre mieux trempée ; voyons, Bois-Crancé, commence !

Le baron, saisissant à plein poing son poignard au manche d'ivoire sculpté, à la lame épaisse, frappa vigoureusement la pointe, à plusieurs reprises, la pièce d'or. Il y revint sans succès ; enfin, levant le bras, il donna un coup tellement fort que le louis fut projeté dans le milieu de la chambre et le poignard cassé net au ras de la garde.

— Mauvais compagnon, dit le marquis, et qui aurait pu faire rater notre entreprise, — à moi.

(A suivre.)



Dans le tronc de ce patriarche végétal on avait disposé une sallé à manger contenant deux douzaines de convives sans compter le cheval du propriétaire remis sous ce toit original.

Combien de pintes d'huile ont coulé des rameaux de cet étonnant vieillard, âgé de cinq cents ans.

Sans parler de cette huile sans rivale aux flots dotés, qui pourrait énumérer les rôles culinaires que la gastronomie fait jouer à l'olive ! Sa vue seule fait venir l'eau à la bouche en rappelant les filets choisis, les ragoûts, qu'elle ponctue avec grâce, les plats qu'elle enguirlande d'un collier vert, les gibiers succulents qu'elle assaisonne avec art, les pigeons, les poulardes et les canards qu'elle accompagne avec éclat.

On se rappelle la légende du Déluge et de la Colombe au rameau d'Olivier, symbole de réconciliation et de paix. Olive et Pigeon, quelle coïncidence appétissante ! Aujourd'hui Noël, j'en suis sûr, tordrait le cou à la colombe biblique pour l'accommoder aux olives de Marseille.

Va, petite olive, à travers le monde ; va réjouir les Pigeons à la Cussy et les canetons à l'arlésienne. Si la truffe est le diamant de la cuisine, tu en es l'émeraude, verte et charmante olive !

FULBERT-DUMONTEIL.

LE JARDINIER

Jardinier philosophe,
Souvent je suis monté
Au ciel du théosophe,
Qui se trouve à côté.

Car la terre qu'on gratte
A la sueur des fronts,
Est quelquefois ingrate
Et vous fait des affronts.

Cette terre où nous sommes,
Où nous passons nos jours
Comme chiens et comme hommes,
N'est pas belle toujours.

Nous y trouvons bien Eve
Qui fleurit à quinze ans ;
Mais la femme est un rêve
D'avril ou de printemps.

Et quand la fleur aimée,
La rose d'un matin,
Un instant parfumée
Pour le pire destin,

Incline au jour sa feuille,
Pour un suprême adieu,
Et tristement s'effeuille,
Qu'en reste-t-il, grand Dieu ?

Quand août nous abandonne,
Le rosier n'est plus vert,
Et le fruit qu'il nous donne
Est très drôle en hiver.

Aussi, lorsque la terre
Des roses d'un moment
Et de peu de mystère
M'ennuie horriblement,

Je vais en philosophie,
Loin des chiens, loin des ours,
Au ciel du théosophe,
Passer deux ou trois jours.

St-Pierre, un très bon Pape,
M'ouvre amicalement
La porte ou la soupape
Du ciel ou firmament.

St-Pierre et moi nous sommes,
Autrement qu'en chansons,
Deux vieux amis, deux hommes
Qui nous nous connaissons.

Il me réserve même,
— Je l'ai vu de mes yeux —
Etant de ceux qu'il aime,
Un bon coin dans les cieux ?

J. GENTIL, jardinier.

Actes de probité.

Il a été trouvé, le 5 du courant, au carrefour des rues du Barachois et Jacques Cartier, par M^r F. L., un pardessus d'enfant de 6 à 8 ans.

Le même jour, près de l'Eglise de l'île à Chiens, par le jeune Delanoë, Auguste, un paroissien romain.

Ces objets ont été déposés au bureau de police.

CHOSSES ET AUTRES

Deux anciens confrères se rencontrent, l'un devenu riche, l'autre resté pauvre.

— Me permettez-vous, demande celui-ci, d'aller vous voir demain ?

— Avec plaisir... Vous me trouverez toujours après déjeuner.

— Et avant ?...

Deux mendiants, qui prétendent n'avoir pas manger depuis deux jours, implorent la pitié d'un passant.

Ce dernier se laisse émouvoir et leur remet deux francs :

— Tenez, leur dit-il, allez déjeuner.

Les deux mendiants s'éloignent sans dire merci, mais l'un d'eux dit à son camarade :

— Vrai de vrai ! nous n'avons pas été polis ; t'aurais dû au moins lui offrir le vermouth !

Madame surprend sa cuisinière en train de goûter la sauce avec le bout de son doigt :

— Ce n'est pas propre, ma fille lui dit-elle.

— Madame ne voudrait pas que je salue une cuiller pour ça !

Un Parisien égaré à Londres interroge un policeman :

— Pourriez-vous m'indiquer ma rue ?

— Yes. Laquelle ?

— Ah ! voilà : je ne me rappelle plus bien... Mais c'est un nom qui finit par street.

Entre amies :

Une jeune fille laide disait, hier soir, à une jeune fille jolie :

— Figure-toi, ma chère, que Henri m'a mangée des yeux pendant toute la soirée....

— Oh ! alors, reprend l'autre, il a dû avoir une fameuse indigestion !

Un prêtre lisant à Voltaire une ode de sa façon intitulée : « A la postérité, » lui demanda ce qu'il en pensait :

— J'ai bien peur, lui dit Voltaire, que votre ode n'arrive pas à son adresse.

Un descendant d'Harpagon agonisait. On lui mit dans la main un crucifix d'argent.

Le moribond le saisit, le soupèse, et dit :

— Je ne puis vraiment pas prêter grand'chose là-dessus.

Le jésuite Le Tellier s'élevait avec force contre certaines doctrines jansénistes qui lui paraissaient le comble de l'audace.

Quelqu'un lui fit observer que quelques-unes de ces doctrines étaient absolument conformes aux écrits de St-Paul, de St-Augustin, et qu'on ne pouvait s'attaquer à ces colonnes du christianisme.

— Saint Paul et saint Augustin, répartit Le Tellier, étaient des têtes chaudes que nous mettrions aujourd'hui à la Bastille.

Je lis qu'un inventeur vient de proposer pour l'armée un fusil qui équivalait à lui seul, par son tir, à deux fusils anciens. Ce serait donc le fusil Gras double ?

Un brave bourgeois du Marais, affligé de huit filles, a recours à la publicité des journaux pour s'en débarrasser.

Il reçoit, hier matin, le télégramme suivant, daté de New-York :

« Envoyez plus jolie de vos filles... Renverrai par retour courrier si plaisait pas. »

Intimités :

— Admirablement tournée comme vous l'êtes, pourquoi mettez-vous un corset ?

— Pour l'ôter !...

Entre amies :

— Regarde-moi cette pauvre Alice. Comme elle vieillit ! Elle a maintenant deux pattes d'oies aux tempes.

— Eh bien ! alors, ça lui en fait quatre !

Entre jeunes filles :

On parle de l'époux idéal, du prince Charmant.

— Moi, fait une petite blonde, je n'empêcherai jamais qu'un homme qui aime les bêtes...

— Pour être aimée ?

Enfants terribles :

— Maman, est-ce que Charles sera toujours plus jeune que moi ?

— Oui mon enfant.

— Quel bonheur ! Alors, je pourrai toujours le battre !

Marées de la semaine

JOURS DU MOIS.	JOURS DE LA SEMAINE.	PLEINES MERES.		BASSES MERES.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
12	s.	5 27	5 44	11 42	11 59
13	D.	6 20	6 44	0 35	0 59
14	L.	7 08	7 31	1 31	1 54
15	☉	7 54	8 16	2 16	2 36
16	m.	8 38	9 00	3 00	3 22
17	j.	9 23	9 45	3 45	4 07
18	v.	10 07	10 29	4 29	4 51

Etat-civil de Saint-Pierre

Du 26 au 10 novembre 1887.

Naisances.

Detcheverry, Marie-Joséphine, fille de Detcheverry, Louis-Joseph, marin et de Potel, Eulalie-Adolphe, sans profession, rue de la Fauvette. — Bonfils, Joséphine-Marie-Irma, fille de Bonfils, Gustave-Adolphe, gendarme et de Letellier, Marie-Françoise, sans profession, quai la Roncière. — Le Pache, Marie-Angèle, fille de Le Pache, Maudez, menuisier, et de Guilbert, Emilie-Marie, sans profession, rue Granchain. — Bouillon, Joseph-Paul-Léon, fils de Bouillon, Athoine, marin et de Marcadet, Marie-Virginie, blanchisseuse, rue Mamyneau. — Béchet, Auguste-Joseph-Jules, fils de Béchet, Auguste, maître au cabotage, et de Disnard, Marie-Mélanie, sans profession, rue de la Fauvette. — Yvon, Marie-Eugénie, fille de Yvon, Joseph, patron de goélette, et de Busnot, Constance-Marie, sans profession, rue de l'Hôpital. — Fitzpatrick, Lucie-Anita, fille de Fitzpatrick, Michel, cordonnier, et de Bonnel, Anna, sans profession, rue de l'Hôpital. — Evenou, Jeanne-Marie, fille de Evenou, Jacques, charentier, et de Gauthereau, Marie, sans profession, rue des Bains. — Gaspard, Charles-Louis-Eugène, fils de Gaspard, Charles-Aristide, marin, et de Goupillière, Léontine, sans profession, rue du Barachois. — Briand, Ernestine-Françoise-Véronique, fille de Briand, Désiré, marin, et de Michel, Véronique, sans profession, rue de la Gentille. — Iharréguy, Ernest-Eugène, fils de Iharréguy, Ernest, marin, et de Girardin, Mélanie-Eugénie, sans profession, rue Richerie. — Rayne, Arthur, fils de Rayne, Samuel, ferblantier, et de Burton, Marthe, sans profession, rue Bisson.

Publications de mariage.

Salomon, Charles-Marie-Améide-Auguste, commis-négociant, avec demoiselle Lamusse, Anne-Marguerite, sans profession. — Poirier, François-Ange, marin, avec dame Cormier, Marie-Geneviève, sans profession. — Bonniol, Joseph-Martin, marin, avec demoiselle Miler, Elisabeth-Anne, sans profession. — Ponée, Louis-Marie, voilier, avec demoiselle Iraola, Jeanne-Joseph, sans pro-

fession. — Apestéguy, Joseph-Désiré, marin, avec demoiselle Vigneau, Louise-Emilie, sans profession.

Mariages.

Besnard, André-François-Joseph, boulanger, avec demoiselle Le Gall, Marie, sans profession. — Bouroult, Léon-Armand, marin-pêcheur, avec demoiselle Mesnil, Marie-Victoire, sans profession. — Leborgne, Joseph-Adolphe, garçon de café, avec demoiselle Quirek, Julie-Hélène-Victoire sans profession.

Décès.

Durruty, Aline-Bénita, dame Larroulet, St-Martin, âgée de 39 ans, née à Miquelon. — Le Colloc, Toussaint, marin, âgé de 49 ans, né à Virey, (Manche). — Squires, Georges, employé du télégraphe anglais, âgé de 37 ans, né à Roscréa, (Irlande). — Nowland, Patrice, marin, âgé de 67 ans, né à Plaisance (Terre-Neuve). — Levêque, Alphonse, Constant, marin, âgé de 47 ans né à Gonest (Manche). — Fitzpatrick, enfant mort-né, du sexe féminin.

MOUVEMENTS du port de Saint-Pierre

BATIMENTS DE COMMERCE

Novembre. ENTREES.
3 (Canada). Ethel May, g. a. c. Poole, avec pommes de terre pour le capitaine.
— (Ile du Prince-Edouard). Cardigan, g. a. c. Mustard, avec pommes de terre et bestiaux pour M. Ed. Poulain.
4 (Cap Breton) Maggie G. Flander, g. a. c. Flander avec pommes de terre pour le capitaine.
5 (Sydney). Maria Amélie, g. f. c. Ramile avec charbon pour MM. Béchet et Yon.
7 (Sydney). Grand Master, g. a. c. Horsey, avec charbon pour MM. Eon et Etcheverry frères.
— (Canada). Sidonie Marie, g. f. c. Bourgeois, avec pommes de terre pour MM. Béchet et Yon.
— (Boston). Miguonnie, g. f. c. Mary, avec diverses marchandises pour MM. R. O. Sheehan et C^{ie}.
— (Canada). Terror, g. a. c. Costentin, avec planches, pour MM. Riotteau et fils.
9 (Sydney). Canadienne, g. f. c. Lebreton, avec charbon pour MM. Riotteau et fils.

Novembre SORTIES
2 (Bordeaux). Deux Cousines, h. f. c. Vilalard, avec 89,100 kg. morue verte et 9,896 kg. langues chargé par M. Louis Jourdan.
3 (Granville) Blanche et Louis, h. g. f. c. Cervony, avec 5,750 kg. morue sèche chargé par divers.
4 (Granville). Amitié, g. a. c. Germain, avec 20,656 kg. morue sèche et 27,875 kg. morue verte chargé par MM. Beust et fils.
— (Sydney). Grace Darling, g. a. c. Lake, avec lest.
— (Baie Fortune). Julia Forsey, g. a. c. Courtray, avec lest.
— (Baie Fortune). Mary F. Harris, g. a. c. Rose, avec lest.
— (St-Malo). Granvillaise, h. g. f. c. Revert, avec 18,000 kg. morue sèche chargé par le capitaine.
— (Oran et Tunis). Tombola, h. g. f. c. Landgren, avec 91,640 kg. morue sèche chargé par M. Anat. Lemoine.

Le gérant responsable, A. Lelandaïs.

IMPRIMERIE
A. LELANDAIS
A SAINT-PIERRE ET MIQUELON
Rue Jacques-Cartier

PRESSE MECANIQUE et PRESSES A BRAS

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES

TRAVAUX ADMINISTRATIFS

BROCHURES

CIRCULAIRES & PROSPECTUS

AFFICHES

Registres à Souches

EN-TÊTE DE LETTRES

FACTURES

CARTES DE VISITE ET D'ADRESSE

Lettres de faire part pour Mariage - Naissances et Décès

Imprimerie A. Lelandaïs.